

L'appartement d'alexandre bonnier

Wilem Flusser

Traduit de l'anglais par Paule Guivarch.

Cet article s'organise de la façon suivante : il décrit d'abord de mémoire l'impression faite par l'appartement de Bonnier sur l'auteur : il élabore ensuite la dialectique qui sous-tend cette impression, il tente en troisième lieu de formuler un diagnostic du présent et un pronostic du futur en prenant l'appartement comme symptôme. Cet essai repose sur le principe qu'une bonne méthode pour comprendre une situation donnée est d'en analyser un *seul* élément de façon assez approfondie pour permettre d'atteindre les fondements mêmes de cette situation *dans sa totalité*. Si nous comprenons l'appartement de Bonnier, nous savons où nous sommes et où nous allons. Selon ce principe, *n'importe quel* élément isolé suffit à rendre compte de la situation dans laquelle il s'insère. N'importe quel appartement parisien, si on l'analyse, révèle « l'esprit de notre temps ». Mais on ne peut nier que certains éléments définissent mieux que d'autres une situation. Mieux qu'aucun autre appartement pris au hasard, l'appartement de Bonnier nous montre où nous sommes et où nous allons. Ceci vient tout d'abord du fait que Bonnier exprime dans son appartement à la fois consciemment et inconsciemment certains aspects de l'esprit que nous tentons de découvrir, ensuite que nous avons affaire à un artiste. C'est pourquoi cet article a choisi son appartement comme sujet.

1. Je monte les escaliers d'un immeuble typique de la Rive gauche ; je suis un peu essoufflé car il n'y a évidemment pas d'ascenseur et je frappe à la porte d'un atelier qui me rappelle celui de Mimi dans *la Bohème*. Ce genre d'en-

droit évoque inévitablement des images victoriennes, car le vent de l'histoire y souffle, qui apporte avec lui un doux parfum de pourriture et de corruption raffinée. Mais dès que la porte s'ouvre, toutes mes prévisions s'écroulent d'un seul coup. L'appartement est rempli d'objets au sens propre d'*objectum*. Tout mouvement est ici course d'obstacles, et j'éprouve un sentiment complètement opposé à l'horreur du vide chez les Anciens. Je ressens « l'objectivité » comme un obstacle, et la « subjectivité » comme une soumission, *sub-jacere*. Je sais aussi que Bonnier veut que je fasse cette expérience « philosophique », que je réagisse par rapport à elle. En fait, mon premier mouvement est d'écarter certains des objets qui me barrent le passage et de chercher une chaise pour m'asseoir. C'est un besoin réactionnaire de refaire de l'appartement un endroit propre à « vivre », au sens traditionnel du terme. Mais, curieusement, mon mouvement réactionnaire débouche sur une attitude révolutionnaire, car si je veux écarter un objet, il me faut le regarder, le manipuler et en changer le contexte. C'est l'attitude de la « connaissance », de la philosophie pré-socratique et de la science de la Renaissance. L'appartement de Bonnier devient alors *terra incognita*, jungle à pénétrer et découvrir.

Néanmoins, bien que j'assume l'attitude révolutionnaire de la découverte, je n'accéderai jamais à la connaissance au sens d'« épistème » en ce qui concerne cet appartement. Car les objets de Bonnier excluent la question de la Grèce antique et de la Renaissance : « Qu'est-ce que ceci ? ». Nous ne sommes pas plus avancés lorsque nous avons dit que ces objets ressem-

blent à une faune sous-marine, à quelque rêve jungien, ou encore à un jardin fantastique. Que cet objet-ci fait penser à la fois à une fleur phallique et à un pistolet. Que cet objet-là est un paquet de vêtements, coupé en deux pour montrer son contenu dans un acte de *strip-tease* violent et négatif. Nous ne sommes pas plus avancés de dire que, parce que les objets de Bonnier sont trop chargés de connotations pour pouvoir être déchiffrés, ce ne sont pas des « problèmes » au même titre que les objets de la philosophie ou de la science. Ce sont des « énigmes », des devinettes déchiffrables de bien des façons, mais dont la solution n'a aucun sens. C'est ce que je découvre en regardant l'appartement ; ici, le savoir est dépourvu de sens. Bonnier veut que j'accède à ce savoir négatif.

Mais là n'est pas ma découverte principale. Plus important est le fait qu'il est vain d'essayer d'écarter certains des objets de l'appartement. Ce ne sont pas des entités autonomes mais les éléments d'un tout homogène, d'un climat. Les écarter reviendrait à les amputer. C'est la raison pour laquelle l'effort de comprendre chacun d'entre eux séparément est vain : ils n'ont pas de véritable signification en dehors de leur contexte. Ce ne sont pas des « œuvres » destinées à figurer dans des expositions. Ce sont les parties d'un organisme, et Bonnier se situe au milieu de cet organisme. Ce sont ses propres organes. Ils forment sa *coquille*, la prolongation de son corps, mais aussi les tentacules grâce auxquels il s'empare de moi. En entrant dans son appartement, je n'ai pas pénétré dans le monde de Bonnier, mais dans son corps même. C'est dans ce sens particulier que je suis maintenant avec lui. Et c'est là le message de l'appartement, tel que je le découvre à présent : soyez avec moi, vivez en moi. Si j'essaie de comprendre et d'écarter les objets pris individuellement, je ne percevrai pas le message.

2. L'appartement est un organisme monstrueux, une créature du fond des mers, mysté-

rieuse et impénétrable ; un coquillage aux strates multiples, la concrétion d'un rêve ; c'est le prolongement du corps de Bonnier (et de son esprit), et pourtant c'est un appartement dans lequel je parle et je dîne avec lui. Cette violente contradiction *entre le terrible et l'intime* donne son atmosphère à l'appartement, c'est elle qui sous-tend l'effet produit sur le visiteur. C'est la dialectique entre le sacré et le profane, le public et le privé. Comprendre ceci, c'est, à mon avis, comprendre le message de Bonnier. La tentative pour distinguer le public du privé caractérise la civilisation bourgeoise moderne, à l'opposé de la plupart des autres civilisations, qui, elles, vivent dans un espace à la fois public et sacré. C'est ce qui leur donne leur sens. Et, bien que l'espace sacré pénètre chaque chose, il est public. Quant à nous, nous nous efforçons au contraire de séparer le profane du sacré, l'affirmation de soi-même de l'engagement passif, *oiké* de *polis*. Dans notre univers privé, nous nous sentons en sécurité parce que chaque objet a sa place et peut être utilisé sans même que nous lui accordions un regard. Il est en quelque sorte enduit d'« habitude ». Dans le domaine public, nous nous sentons au contraire agressés, parce que les choses ne sont pas comme nous voudrions qu'elles soient et que nous devons leur accorder notre attention. C'est là un climat d'aventure. Nous essayons ainsi de « profaner » le privé. L'appartement de Bonnier s'oppose à cette tendance de la civilisation bourgeoise.

L'idéologie bourgeoise n'a jamais totalement réussi à séparer le privé du public, car « politique », pour le bourgeois, signifie « domination », introduction dans la maison (*domus*), privatisation. Ceci explique pourquoi, par exemple, les gens achètent des tableaux dans les galeries pour les accrocher chez eux, les dominer en les possédant, sans jamais avoir à les regarder. D'autre part, le domaine public a toujours réagi contre cette tentative de privatisation totale. Par le puritanisme, par exemple, le fascisme, la propagande commerciale ou la télévision. Et pour-

tant la distinction entre privé et public est fondamentalement liée à l'idéologie bourgeoise. C'est la cause et l'objet de toute « démocratie », au sens occidental du terme. Cet idéal ne fonctionne pas très bien pour le moment, ce qui revient à dire que notre civilisation est en crise.

On constate une tendance vers la « culture de masse », c'est-à-dire vers un processus de massification qui dilue les espaces privés pour les rendre plus faciles à manipuler par les espaces publics techniques. Une telle dilution ne représente cependant pas une sacralisation du privé mais une tentative de profanation totale. Et ceci pour la raison suivante : « sacré » est ce qui inspire la crainte, l'admiration et la vénération. « Profane » est ce que l'on peut mépriser, ce qui ne requiert aucune attention. La massification équivaut à la profanation parce qu'elle vise au stéréotype, dont le prototype se cache quelque part dans les usines, les gouvernements et autres institutions technocratiques. Les objets stéréotypés ne requièrent aucune attention. Ils sont profanes, tout en tyrannisant évidemment leurs sujets. Les objets stéréotypés (les objets de la « culture de masse ») sont des tyrans profanes. Les prototypes cachés sont peut-être sacrés mais demain l'homme du peuple ne pourra les appréhender directement. Notre civilisation est en crise car la profanation totale par cette réduction à des stéréotypes ôte tout leur sens aux tentatives de distinction entre privé et public. L'appartement de Bonnier s'oppose à cette tendance générale à la profanation. Il représente une sacralisation des objets privés, un temple individuel. Entreprise ardue que la sienne.

Dans les civilisations où tout est sacré, rien n'est privé. Notre tendance à la privatisation a par conséquent été ressentie comme une espèce de désacralisation. En compensation, nous avons procédé à une re-sacralisation artificielle par le biais de l'objet artistique. L'art est un jardin zoologique pour l'espèce disparue appelée : « objet sacré ». Les civilisations où tout est sacré n'ont pas besoin d'art au sens où nous

l'entendons. L'appartement de Bonnier a donné au mot « art » un sens radicalement différent. Ce n'est plus la création d'objets qui deviendront sacrés une fois exposés dans un zoo public, mais la méthode qui permet de construire une enveloppe sacrée à l'intérieur de laquelle la vie a un sens, c'est la *techné* au sens d'art de la vie sacrée. Visiter l'appartement de Bonnier, c'est vivre cette synthèse du sacré et du privé. C'est ressentir la possibilité d'un avenir opposé à celui qui nous attend si nous analysons l'ensemble des expériences de notre vie actuelle. Cette révélation d'un avenir possible que nous n'espérions plus, voilà ce que j'ai ressenti en voyant cet appartement.

3. L'appartement de Bonnier peut être considéré comme un symptôme de la situation actuelle, et ceci de deux façons. En tant que symptôme du *présent*, il montre que nous vivons dans un monde rempli d'objets, que ces objets nous envahissent, qu'ils nous oppriment et que nous devons essayer de nous en débarrasser d'une manière ou d'une autre, si nous voulons pouvoir encore communiquer avec autrui. En ce sens, l'appartement de Bonnier est une espèce de concentré (d'« essence ») de la situation actuelle, et il est « artistique », car l'une des nombreuses fonctions de l'art est de révéler l'essence de la réalité dans laquelle nous vivons. Mais il existe une autre manière, à mes yeux plus importante, de considérer l'appartement comme un symptôme de la situation actuelle : c'est d'y voir le symptôme d'une tendance vers un *avenir* possible, car une fonction encore plus capitale de l'art est de nous laisser entrevoir notre avenir. Selon cette lecture, voici le message de l'appartement :

Il y a dans notre situation une tendance générale vers ce que nous appelons le « progrès ». Elle se manifeste autour de nous de mille façons. Chaque appartement dans lequel nous sommes invités exprime cette tendance à sa manière. Les voies du progrès sont si multiples que nous ne savons pas très bien où il

nous entraînera. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il nous mène à la profanation complète. A moins, évidemment, que la marche au progrès ne soit interrompue par quelque catastrophe. Par conséquent, il semble que nous puissions adopter deux attitudes à l'égard de l'avenir : l'attitude « intégrée », qui s'abandonne totalement au progrès, et l'attitude « apocalyptique » qui ne croit plus à la notion de progrès. Mais Bonnier laisse prévoir la possibilité d'une troisième démarche.

Son appartement constitue un îlot de stabilité dans le flot impétueux du progrès. C'est un cristal qui se précipite autour de Bonnier, empruntant sa substance aux flots qui l'entourent. Tel un roc ou un coquillage, il grandit, immobile, tandis qu'autour de lui les flots du monde roulent vers une fin glorieuse ou tragique. Il est, comme les monastères à l'Age des Ténèbres, un lieu d'existence sacrée et noble pour ceux qui refusent de se laisser entraîner par les eaux tourbillonnantes du progrès.

Pour ceux qui s'abandonnent à l'histoire, les îlots-coquillages, comme l'appartement de Bonnier, ne sont que des vestiges réactionnaires, coquilles tout juste bonnes à abriter des mollusques, endroits de décadence et d'aliénation. Mais les mollusques sont des créatures admirables qui ont survécu aux dinosaures et existent depuis l'époque silurienne. Ce sont les monastères, et non les hordes « progressistes » des barbares, qui informent encore notre mode de pensée et de vie. N'est-ce point la pourriture, enfin, qui donne le meilleur humus ? L'« aliénation » s'appelait autrefois « esprit ». Il est fort possible que de futurs historiens voient dans des phénomènes comme l'appartement de Bonnier les premiers symptômes d'un nouveau mode de vie apparu à la fin du second millénium et au commencement d'une nouvelle ère des ténèbres. Quant à nous, réjouissons-nous qu'il existe des coquillages comme l'appartement de Bonnier où nous puissions trouver refuge. « Refuge » signifie endroit privé et sacré où la vie a un sens.

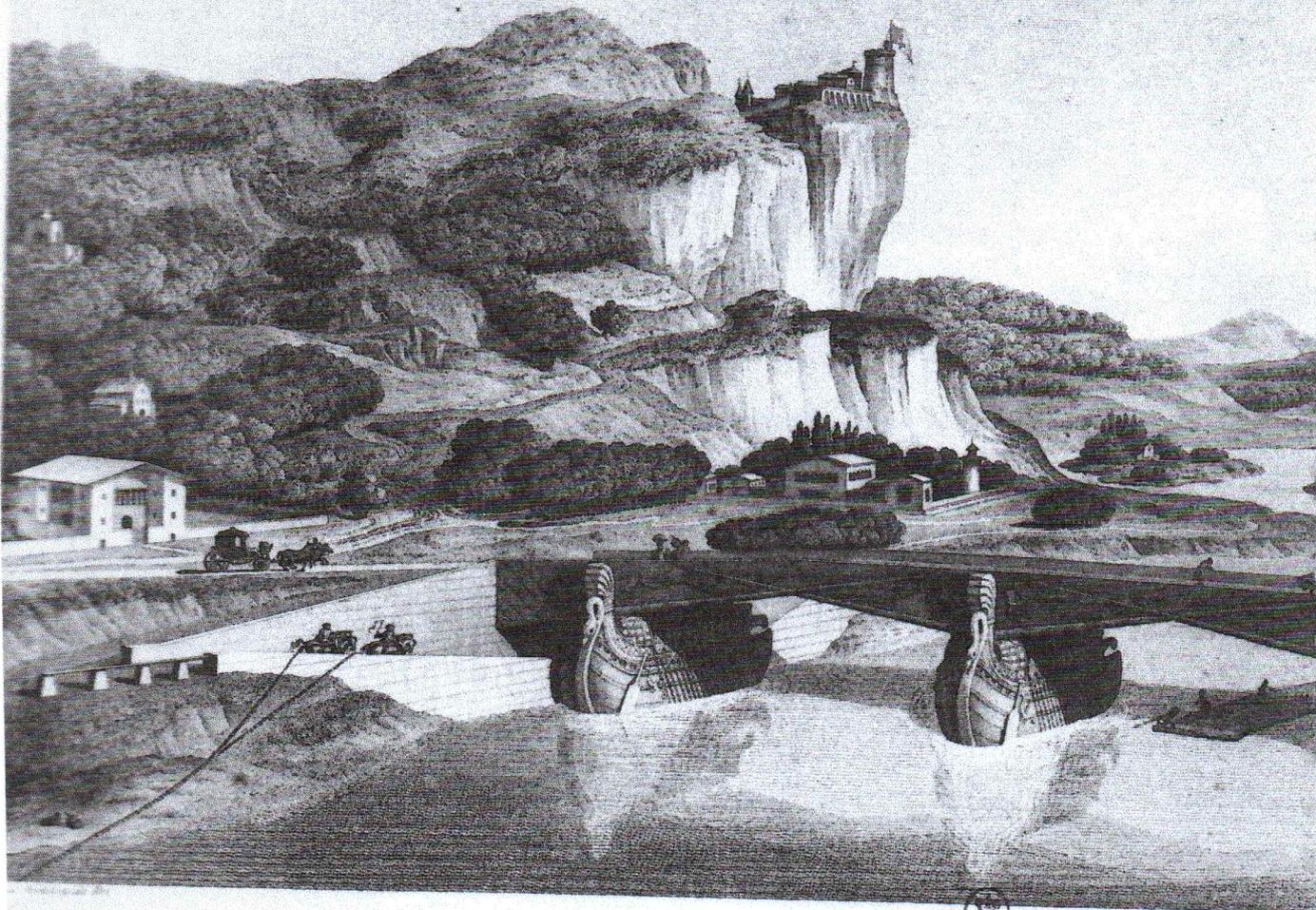


L'appartement d'Alexandre Bonnier (Photo Bernard Lattay).

fonctionnalismes

TRAVERSES / 4 en dérive





VUE PERSPECTIVE DU PONT DE LA LOUE.

TRAVERSES
 Centre de Création
 Industrielle
 Centre national d'art et
 de culture
 Georges Pompidou
 28, rue des Francs-
 Bourgeois
 75003 PARIS (France)
 Tél. : 277.32.25

Directeur de la publication :
 François Mathey
 Rédacteurs en chef :
 Juliette Briand-Le Bot,
 François Barré
 Comité de rédaction :
 Jean Baudinard, Henri Bonnemazou,
 Michel de Certeau, Gilbert Lascault,
 François Le Bot

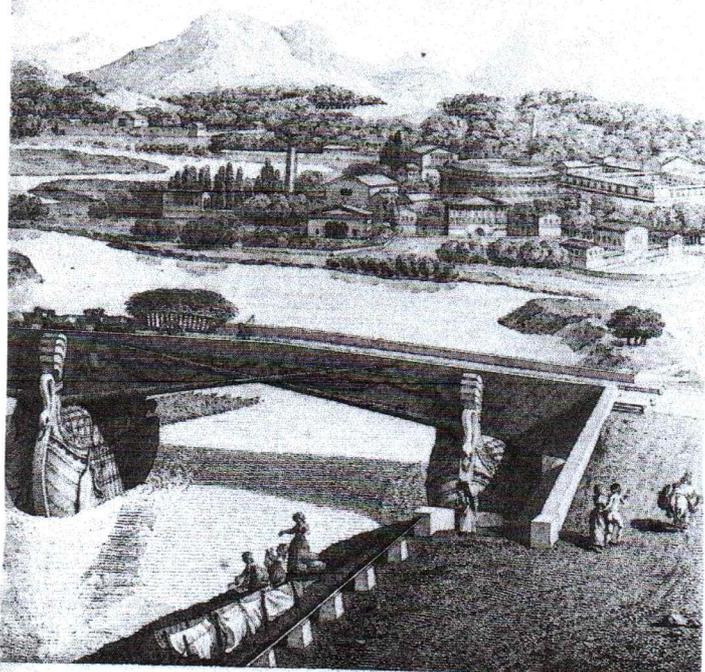
Secrétaire de rédaction :
 Jacqueline Didier
 Coordination :
 Marie de Besombes
 Conception graphique :
 Jean-François Challeton
 et Bernard Lagneau
 Ont participé à la réalisation de ce
 numéro :
 Lucienne Bailly, Jean-Philippe Breuil-
 le, Marie-Claude Fontaine, Monique
 Kermarrec, Catherine Pasquiel, Mar-
 tine Petitdemange, Jacky Pouplard

Prix du numéro 30 F
 Abonnements : Editions de Minuit
 7, rue Bernard-Palissy, 75006 PARIS
 (C.C.P. Paris 180-43)
 4 numéros par an :
 France 100 F
 Etranger 110 F
 Pour les envois par avion aux U.S.A.
 et au Canada, le supplément est de

49 F. Nous consulter pour les autres
 pays.
 Diffusion aux libraires :
 Paris : Editions de Minuit
 9, rue Bernard-Palissy, 75006 PARIS
 Tél. : 222.37.94
 Paris-Province-Etranger : CDE-Sodis
 128, avenue du Maréchal-de-Lattre-
 de-Tassigny, 77440 Lagny-sur-Marne
 Etranger : G.I.H., 58, r. Jean-Bleuzen,
 92170 Vanves
 Suisse : La Cité - l'Age d'Homme,
 10 Métropole, CH-1009 Lausanne
 N° Commission paritaire : 993 AD

© CCI - CNACGP, Editions de Minuit
 1976
 Tous droits réservés pour tous pays.
 Les manuscrits doivent être adressés
 au CCI-Edition, 28, rue des Francs-
 Bourgeois, 75003 PARIS
 Traverses n'est pas responsable des
 documents qui lui sont remis. Les ma-
 nuscripts ne sont pas retournés.

Sommaire



Henri-Louis Ledoux

Ledoux, vue perspective du Pont de la Loue (Photo Bibl. Nat. Paris).

La couverture a été réalisée à partir d'une photo de Eadweard Muybridge (le vapeur « Queen » dans la Baie du Glacier, en Alaska) publiée dans l'ouvrage de Kevin Mac Donnell, Eadweard Muybridge, l'homme qui a inventé l'image animée, éditions du Chêne, 1972, pp. 42-43.

Numéros déjà parus :

Lieux et objets de la mort
Le design
La mode

Numéros en préparation :

Les jardins
Le maquillage

Editions de Minuit



TRAJECTOIRES INDÉTERMINÉES Michel de Certeau	3
L'ODEUR DE LA PEINTURE Marc Le Bot	8
LA MUSIQUE ET L'OUBLI Daniel Charles	14
CRASH Jean Baudrillard	24
L'HOMME ENCASTRÉ Anne Cauquelin	30
L'ESPACE D'UN MOMENT OU L'ENFANCE INUSITÉE François Barré	41
REMARQUES ANTI-FONCTIONNELLES ET IRRESPONSABLES Eugène Bafaumais	48
LE JEU CONTRE LA FONCTION Henri-Pierre Jedy	50
FONCTION DU JEU ET TERRAINS DE JEUX Fabio Rieti	59
« URBANISME » Boris Eizykman	64
L'ÉTIQUETTE DE LA MODERNITÉ Olivier Burgelin	74
FONCTION, FONCTIONNEL ET FONCTION- NALISME EN ARCHITECTURE Pierre Charpentrat	88
AU-DELA DE LA MARCHANDISE, LE FON- TIONNALISME Gérard Monnier	98
C'EST LA FAUTE A CORBU... Anatole Kopp	105
ELLE NE FONCTIONNE PAS, ELLE MAR- CHE : C'EST FERRARE Bruno Queysanne	118
L'APPARTEMENT D'ALEXANDRE BONNIER Wilem Flusser	122
« FORM FOLLOWS FUNCTION ». LE FON- TIONNALISME : UN PRINCIPE ET SA FALSIFI- CATION Wend Fischer	127
ET QUE L'OBJET FONCTIONNE... Raymond Guidot	135
PROPOS SUR LE VAUDREUIL Gérard Thurnauer, François Barré, Michel de Certeau	146
MANIFESTE DU BOYCOTT DE L'ARCHITEC- TURE Hundertwasser	155